

L'intemporalité de l'inconscient

Louise Pepin

Volume 22, numéro 1, printemps 2013

Psychanalyse et temporalités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017345ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017345ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pepin, L. (2013). L'intemporalité de l'inconscient. *Filigrane*, 22(1), 39–52.
<https://doi.org/10.7202/1017345ar>

Résumé de l'article

L'inconscient freudien se caractérise d'être inextricablement lié à la notion de trace, une trace qui s'inscrit dans l'expérience vécue. Cette trace ne s'efface pas et nous la retrouvons dans les signifiants qui émaillent le discours, les actes psychiques tels le rêve, les symptômes, les actes d'un sujet. Ce qui s'est inscrit s'avère inaltérable sous l'action du temps. À l'aune de cette notion, l'inscription d'une trace, que deviennent la mémoire et nos souvenirs ?



L'intemporalité de l'inconscient

Louise Pepin

L'inconscient freudien se caractérise d'être inextricablement lié à la notion de trace, une trace qui s'inscrit dans l'expérience vécue. Cette trace ne s'efface pas et nous la retrouvons dans les signifiants qui émaillent le discours, les actes psychiques tels le rêve, les symptômes, les actes d'un sujet. Ce qui s'est inscrit s'avère inaltérable sous l'action du temps. À l'aune de cette notion, l'inscription d'une trace, que deviennent la mémoire et nos souvenirs ?

Avant même que la doctrine freudienne porte le nom de psychanalyse, Freud affirmait « l'intemporalité » des processus inconscients. La notion d'inconscient a certes été remaniée mais l'influence du temps, entendons ici le temps chronologique ou la conception courante du temps, a été mise hors jeu dans l'appréciation des mécanismes des processus inconscients. Afin de bien saisir cette notion d'intemporalité des processus psychiques inconscients, nous sommes amenés à examiner, d'une part, la notion de trace et à reconsidérer, en accord avec la pensée freudienne, le concept de mémoire ainsi que celui de remémoration des souvenirs. D'autre part, en découle une des caractéristiques de l'inconscient, soit les processus de condensation et de déplacement à l'œuvre principalement dans le rêve mais aussi dans la structuration des souvenirs. Nous appuyant sur notre expérience clinique dans la conduite de cures analytiques, des exemples cliniques illustreront notre propos.

Une trace s'inscrit

Depuis le manuscrit que Freud envoya à Fliess en mai 1897, intitulé *De l'esquisse d'une psychologie scientifique*, jusqu'à ses *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, en 1932, il ne cessa de marteler l'antinomie entre la représentation du temps, appartenant aux processus conscients, et les processus psychiques inconscients. Il se désole même que ce fait nodal, « l'inaltérabilité du refoulé qui demeure insensible au temps » (Freud, 1933, 103) n'ait pas été pris suffisamment en considération alors même qu'il représente « un accès aux découvertes les plus profondes » (Freud, 1933, 103).

Dans *De l'esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud posait les bases de ce que les neurosciences tentent aujourd'hui d'élucider. Il postulait l'existence de traces et de frayages pour expliquer l'empreinte laissée par un événement dans le circuit des neurones, empreinte durable qui a des effets à long terme. Se désintéressant par la suite de cette préoccupation de localisation d'une trace matérielle, il laissa de côté cette esquisse, manuscrit qui ne fut pas publié de son vivant. Il a toutefois gardé cette notion d'une persistance intemporelle d'une trace. Suite à un événement vécu, à une chose vue et/ou entendue, une trace s'inscrit et est réactivée à un moment qui nous étonne parfois. Pourquoi ce souvenir me revient-il, aujourd'hui, à 40 ans de distance ? Qu'est-ce qui a déclenché ce souvenir, cette trace ? Le temps n'a donc rien effacé ?

Il y a quelque temps, lors d'une demande d'analyse, un homme me relatait avoir perdu le contrôle de lui-même en manifestant un comportement violent envers sa fille adulte, alors que celle-ci avait, par inadvertance, souillé passablement le plancher de sa résidence. Des émotions de colère sont montées en lui, il est venu sur le point de la gifler mais finalement il lui a signifié, en l'expulsant brutalement de sa résidence, qu'il ne voulait plus qu'elle vienne passer quelques jours chez lui et qu'il serait préférable qu'elle abrège ses visites à quelques heures. Il reconnaît lui-même que sa réaction a été disproportionnée, hors de contrôle et finalement, quelle importance cela avait-il qu'elle ait souillé le plancher ? Il ne se rendait pas compte que ce terme « souillé » revenait fréquemment dans son récit. Il a par la suite recouvert le tout en alléguant que c'était sans doute une accumulation de divers événements qui l'avait mis hors de lui, sans qu'il donne plus de précisions. Mais la structure de son discours pointait, à son insu, un signifiant qui tentait d'évoquer ce qui avait déclenché chez lui une pulsion incontrôlable. Jusqu'à un certain point, il reconnaissait l'étrangeté de sa réaction car il s'étonnait lui-même qu'un tel événement, somme toute anodin, ait pu le mettre dans cet état. S'il s'engage dans le processus analytique, il découvrira peut-être qu'une réalité psychique a pris le pas sur une réalité extérieure, soit l'événement en question. La réalité psychique, c'est ce qui échappe à la personne, c'est ce qui structure son inconscient et l'amène à poser des actes qu'elle ne contrôle pas. Le moi n'est pas maître chez lui, nous dit Freud. Lors d'un passage à l'acte, nous avons l'indication qu'une certaine vérité se pointe sans toutefois être reconnue. Le discours du moi tente au contraire de recouvrir cette vérité. Pour le moment, le signifiant « souillé » semble indiquer une connexion avec ce qui apparaît être insupportable pour cette personne et l'analyste doit attendre d'autres associations pour connaître ce qui est ainsi refoulé.

Le refoulement est à l'œuvre en dépit de cette brèche qu'a constitué ce passage à l'acte¹. Une empreinte laissée là dans l'ombre a été réactivée par un incident et indique qu'inévitablement il y a un lien avec un événement vécu, ou encore quelque chose de l'ordre du vu et/ou de l'entendu, structuré par un fantasme, qui provoque la pulsion. Tant qu'il n'y aura pas des mots mis sur ce que peut signifier pour lui ce passage à l'acte, un comportement analogue risquera de se répéter sous diverses formes avec en plus des conséquences incalculables. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'un impossible à dire a fait passer à l'acte et a créé une rupture dans le lien social, ici la relation à sa fille. Le temps n'arrangera rien et les mesures prises dans la réalité, une forme d'éloignement avec son enfant à l'occasion d'un débordement pulsionnel, ne seront qu'un baume temporaire sur une plaie qui ne se cicatrisera pas. Il a eu recours à un artifice et il n'a pas pris en compte, pour le moment, la persistance intemporelle de la trace inscrite en lui, trace toujours agissante.

Rappelons la thèse freudienne incontournable en psychanalyse: « [...] intemporalité et substitution à la réalité extérieure de la réalité psychique, tels sont les caractères que nous devons nous attendre à trouver aux processus appartenant au système Ics. » (Freud, 1915, 98) Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, entre autres, Freud a souligné les nombreux « actes » venant de l'inconscient : oublis de noms et de mots, lapsus, actes manqués, actes symptomatiques et accidentels. Même le rêve est considéré comme un acte psychique². Le passage à l'acte est aussi à ranger parmi les actes venant de l'inconscient. L'analyste doit suivre ce qui ne passe pas par le langage mais qui agit. Pour Lacan, « ... un acte, un vrai acte, a toujours une part de structure, de concerner un réel qui n'y est pas pris d'évidence » (Lacan, 1973, 50). L'objet de la psychanalyse concerne un réel qui travaille et qui revient en force.

Lorsque nous référons, tel que le formule Freud, à un événement vécu, nous n'entendons pas nécessairement une scène traumatique objectivable. Dans les premiers temps du développement de la théorie psychanalytique, alors qu'il écoutait les névrosés, des hystériques entre autres, hommes ou femmes, et qu'il était à la recherche d'un événement traumatique qui était à la base de l'apparition d'un symptôme, Freud s'est rendu compte qu'il devait remonter de plus en plus dans la petite enfance et que les souvenirs n'étaient pas fiables. Vers la fin de sa vie, il parle de ce à quoi est confronté l'enfant en bas âge ; les impressions fortuites de cette période agissent « comme des traumatismes », d'où la complexité, voire l'impossibilité de les repérer et de les cerner dans une scène traumatique.

Nous avons reconnu qu'une importance particulière revient aux premières années de l'enfance (jusqu'à 5 ans environ), pour plusieurs raisons. Premièrement parce qu'elles connaissent le premier épanouissement de la personnalité, qui laisse des incitations décisives pour la vie sexuelle de la maturité. Deuxièmement, parce que les impressions de cette période touchent un moi inachevé et faible, sur lequel elles agissent comme des traumatismes. Le moi ne peut se défendre contre les tempêtes d'affect qu'elles provoquent autrement que par du refoulement et il acquiert de cette façon à l'âge infantile toutes les dispositions aux maladies et aux troubles fonctionnels ultérieurs. Nous avons compris que la difficulté de l'enfant consiste en ce que l'enfant doit s'approprier en un court laps de temps les résultats d'un développement de civilisation qui s'étend sur des dizaines de millénaires : la maîtrise pulsionnelle et l'adaptation sociale, du moins les premiers rudiments de l'une et l'autre. (Freud, 1933, 197)

Il n'y a donc pas une cause à rechercher, une scène traumatique, mais des événements vécus qui n'ont pas trouvé, à cette époque, une voie par la parole, mais qui ont agi comme des traumatismes faisant effraction chez l'enfant. À l'âge adulte, l'analysant doit, par le truchement de la parole, tenter de dire ce qui s'est passé pour lui lorsque cela perturbe sa vie.

« L'expérience s'inscrit » insiste Ansermet dans son livre *À chacun son cerveau*. Elle s'inscrit dans les mots, les signifiants, ainsi que dans les traces qu'elle laisse sur le corps, par la modification neurophysiologique qu'elle entraîne au niveau du fonctionnement de l'organisme. Cette modification neurophysiologique pourra être à l'origine de plus d'un symptôme, cependant reliés entre eux. À tenter d'identifier, au fil des séances, ce qui a provoqué ce dérèglement, ce détournement de la logique de l'organisme, le sujet en viendra à cerner un réel pulsionnel qui l'amène à produire des actes psychiques : rêves, symptômes, passages à l'acte, acting-out, acting-in. À titre d'exemple, un analysant en cure avec nous depuis quelques années se plaignait d'irruptions d'eczéma de façon occasionnelle, affection cutanée qui avait débuté à la période de la petite enfance. Suite à l'intervention de l'analyste qui a relevé un signifiant produit dans un rêve, il a fait une poussée d'eczéma durant la nuit et il s'est éveillé en réalisant que ce qui était subitement réapparu dans son corps n'avait rien à voir avec le diagnostic médical posé antérieurement. Le diagnostic était sûrement justifié mais il a réalisé qu'une autre logique mobilisée par un signifiant modifiait le fonctionnement de son organisme pour produire ce symptôme. Il relevait alors de sa responsabilité,

avec l'analyste comme guide, de construire un savoir sur sa position subjective dans cette logique, soit la logique du fantasme à la base de la production de ce symptôme.

L'analyste écoute le patient mais il ne doit pas accorder une importance trop grande au récit. Car le récit est le récit du moi et sert au refoulement. L'inconscient n'est pas une reconstitution de l'histoire de la personne ou de celle de sa famille sur deux, trois générations ou plus. L'important demeure les traces mnésiques, parfois impossibles à situer dans le temps. À quel moment telle fantaisie entretenue par tel petit garçon ou telle petite fille a-t-elle pris naissance ? Dans le fantasme « on bat un enfant » sur lequel Freud a élaboré les temps du fantasme, il n'y a pas de référence à un temps chronologique particulier. Un fantasme s'est imposé, une combinaison de vu et d'entendu, dira Freud, mais impossible d'en référer à un temps précis.

L'écrivain, musicien, danseur, chorégraphe, peintre ou quelle que soit la forme d'art choisie par l'artiste, utilise ce matériau tiré de l'expérience pour créer une œuvre, pour transformer en production artistique ce qui s'est inscrit. Dans un article récent d'un quotidien, une artiste, Lee Su-Feh, s'exprime sur son art, la danse. Elle révèle qu'au départ il y eut un rêve s'apparentant à de la terreur, mais elle en a tiré le matériau singulier qui la distingue à titre de chorégraphe. « C'est un regard, un voyage archéologique, une extraction des histoires qui existent dans le corps. » La journaliste Frédérique Doyon nous présente la démarche de celle-ci en ces termes :

Ancré dans le récit, son solo *The Whole Beast* [...] aborde les souvenirs, déformés ou non par le temps, les désirs assumés ou refoulés, tous ces récits qui finalement « cuisinent » le corps et l'esprit. Lee Su-Feh compare sa danse à un travail d'excavation de ces histoires ensevelies dans la peau, les muscles et les os. (Doyon, 2012, E3)

Et l'artiste de préciser :

Parfois, ce sont des histoires réelles, comme celle de ma scoliose ; puis il y a des fictions tirées de mythologies qui sont dans mon corps et ma conscience. Il y a un côté fiction à tous nos souvenirs. La mémoire n'est pas linéaire. On organise nos expériences en quelque chose de plus linéaire. (Doyon, 2012, E3)

Ainsi, l'artiste puise en lui ce qui s'est inscrit pour créer, faire œuvre de création originale. Nous faisons ici référence à cette trace inscrite dans

l'inconscient, trace inévitablement portée par le corps, intemporelle et source de créativité.

Pina Bausch parlait très peu lorsqu'elle dirigeait les danseurs de sa troupe. Le terme diriger est d'ailleurs ici trop fort. Elle leur disait de chercher en eux l'expression qu'il fallait rendre. Même si les danseurs trouvaient cet exercice difficile, il portait ses fruits dans la production artistique qui en découlait.

Contrairement à ses contemporains, Pina Bausch travaille non pas par rapport à des formes à reproduire, des pas bien définis, mais par rapport à l'anatomie du corps de chacun, aux possibilités qui sont données ou non aux corps. Elle interroge ses danseurs pendant tout le processus de création et creuse la vie de chacun, leur passé, pour les faire danser. (*Wikipédia, l'encyclopédie libre*, page consultée le 11 mars 2012)

Elle a ainsi rompu avec les formes de danse conventionnelles, en utilisant ce qui s'est inscrit pour chacun dans leur inconscient et dont le corps porte la marque. Ici nous retrouvons une forme de rupture qui est de l'ordre de la création artistique qui pousse le danseur à s'exprimer d'une façon tout à fait singulière. Comme quoi la trace qui s'inscrit peut aussi être utilisée dans un acte de création.

Trace, mémoire, souvenir

Freud affirmait qu'il n'y a pas de réel souvenir, que tout est reconstruction et il faisait une distinction entre trace³ et souvenir. Pourtant, dans le cours d'une cure, nous sommes confrontés parfois à cet attachement tenace au souvenir ou ce que l'analysant croit être un souvenir, à ce qu'il tient pour fait vécu, impression, émotion lors d'un événement, étant convaincu de la fiabilité de sa mémoire. Et il brode sans cesse sur tel ou tel événement, le reprenant à de multiples reprises. Parfois il n'est pas aisé de le faire bouger de cette position en ceci que l'analysant peut tenir à une scène dont il croit se rappeler, convaincu de la teneur traumatique qui rendrait compte de son mal de vivre. Ce faisant, il se cristallise sur une scène en négligeant la position subjective prise dans le rappel de ce souvenir.

Il ne fait de doute pour personne que les expériences vécues de nos premières années d'enfance ont laissé des traces ineffaçables dans notre intériorité psychique; mais lorsque nous demandons à notre mémoire ce que sont les impressions sous l'effet desquelles nous sommes voués à rester

jusqu'à la fin de notre vie, elle ne nous livre rien, ou bien un nombre relativement restreint de souvenirs [...] (Freud, 1899, 113)

Cette distinction entre trace et souvenir est importante. Ce que nous enseigne essentiellement Freud c'est que tout souvenir est une reconstruction dans une période ultérieure de la vie. Le souvenir est constitué de traces mnésiques mais celles-ci nous demeurent inconnues dans leur forme originale. Bien sûr, le sujet peut mettre des mots sur une expérience même si l'authenticité du vécu de l'expérience demeure questionnable. Quant aux traces, il n'en sait rien mais comme le dit si bien Freud, nous en subissons les effets toute notre vie.

L'hystérique, nous dit Freud, se montre amnésique relativement aux expériences vécues qui ont conduit à l'apparition du symptôme. Cette amnésie revêt cependant un caractère particulier. Ainsi, il n'est pas rare qu'un analysant affirme se souvenir des circonstances de l'apparition de tel symptôme mais quelques séances plus tard, une autre expérience sera relatée quant à l'apparition de ce même symptôme, située dans un tout autre temps, sans que la personne ne se rende compte de la contradiction apparente ou du décalage dans le temps. L'important n'est pas bien sûr la vérité historique du récit mais le dénominateur commun de ces expériences. Qu'est-ce que ce sujet a rencontré pour qu'un symptôme apparaisse ? Qu'est-ce que ces événements ont réactivé ? Vu sous cet angle, l'analyste s'intéresse à *l'intemporalité*, soit la persistance intemporelle d'une pulsion mobilisée par un fantasme qui s'est construit dès la prime enfance et qui est sous-jacent au symptôme.

La distinction entre trace et souvenir nous est donnée entre autres par la particularité du souvenir-écran. Il consiste en ce que ce qui est retenu du souvenir est souvent un détail anodin, alors que le plus important demeure dans l'ombre. Freud stipule qu'il faut se demander pourquoi ce qui est significatif est réprimé, et l'indifférent, conservé. Il invoque le mécanisme de compromis pour expliquer comment deux forces psychiques prennent part à la production de ce type de souvenirs.

ce n'est aucunement l'expérience vécue concernée qui donne elle-même l'image mnésique – sur ce point la résistance finit par avoir gain de cause –, mais bien un autre élément psychique, qui est lié avec l'élément inconvenant par la voix [*sic*] ⁴ associative de la contiguïté ; [...] L'issue du conflit est donc la suivante : au lieu de l'image mnésique originellement justifiée, une autre image mnésique survient, qui est partiellement échangée contre la première

par déplacement dans l'association. [...] Il nous apparaît incompréhensible parce que nous aimerions trouver, dans son propre contenu, la raison de sa conservation dans la mémoire alors que cette raison repose dans la relation de ce contenu à un autre contenu, réprimé. (Freud, 1899, 117)

Afin de dévoiler ce contenu réprimé, l'analyste sera à l'affût de ce qui s'échappe du discours en repérant, à titre d'exemple, les lapsus, les erreurs de langage, les fautes grammaticales, les expressions insolites, une inflexion inhabituelle dans la voix. Même si le récit apparaît receler un événement traumatique, ce n'est pas nécessairement la reprise de multiples fois du même souvenir qui nous amènera au contenu réprimé. La mémoire bricole un souvenir à partir de matériaux épars dont le souci de vérité historique, nous dit Freud, lui importe peu. La mémoire organise, fabrique, déplace, assemble à partir de ce à quoi est confronté un sujet.

Telle analysante fait le récit d'un fait objectif survenu, croit-elle, dans l'histoire familiale de la génération qui l'a précédée, relativement à une expérience vécue par sa mère. Elle expliquait ainsi l'état dépressif de celle-ci, qu'elle observait enfant, en relatant que sa mère avait eu une enfance difficile en raison d'un grave accident de sa propre mère qui l'avait rendue invalide. La mère avait dû, selon la patiente, s'occuper de ses frères et sœurs en bas âge et de ce fait, renoncer à ses aspirations sur les plans personnel et professionnel. Après des années d'analyse, cette femme a réalisé qu'elle s'était complètement fourvoyée sur ce récit mythique car lors de l'accident de la grand-mère, sa mère était déjà mariée. Elle a réalisé que ce télescopage dans le temps chronologique avait servi en quelque sorte de tampon devant la béance d'une question qu'elle ne pouvait formuler, enfant, et qui concernait le motif de l'état dépressif de sa mère. Elle avait trouvé une explication qui rendait supportable une situation, une explication erronée mais qui a servi à répondre à un questionnement dans l'enfance et à conférer un sens à ce qui n'en avait pas pour une petite fille confrontée à une tristesse silencieuse. Cette confrontation renvoyait également ce sujet à sa propre expérience de la solitude radicale que rencontre tout être parlant. Un bricolage composé de traces faites de perceptions visuelles, d'éléments de l'histoire familiale entendus, s'est élaboré en souvenir et a joué un rôle efficace jusqu'à ce que ce sujet ait pu affronter, grâce à l'analyse, la béance qu'a constitué cette expérience d'être confrontée à une mère « absente » parce que prise par sa propre réalité interne, l'expérience d'un Autre qui ne peut pas combler ce à quoi est confronté l'humain.

Après-coup

En lien avec le concept de traces, nous retrouvons dans la théorie freudienne la notion d'*après-coup*, terme fréquemment employé par Freud en relation avec sa conception de la temporalité et de la causalité spécifique à la vie psychique. Les expériences vécues par un sujet, les traces mnésiques, sont remaniées ultérieurement et ne prennent leur sens que dans un temps postérieur, de sorte que c'est dans un second temps qu'un événement peut avoir valeur traumatique.

Freud a utilisé cette notion, particulièrement en ce qui a trait à l'apparition de symptômes hystériques expliqués non pas de façon linéaire à partir d'un événement, mais en raison du raccordement d'un événement à un autre, survenu à une époque ultérieure. Le cas Emma, présenté dans *De l'esquisse d'une psychologie scientifique*, illustre bien ce phénomène d'apparition d'un symptôme « après-coup ». La jeune fille subit un attentat sexuel alors qu'elle a environ 8 ans et ce n'est qu'à l'adolescence qu'apparaît une phobie dont les traces sont reliées à cet événement vécu, il est important de le souligner, sans réaction apparente au moment de l'incident.

« Elle se souvenait de l'attouchement pratiqué par le marchand. Mais depuis, elle avait atteint la puberté. Le souvenir déclenche une *libération* [*d'énergie*] *sexuelle* (qui n'eût pas été possible au moment de l'incident) et qui se mue en angoisse. » (Freud, 1950, 365).

Puis, plus loin :

Nous trouvons là l'exemple d'un souvenir suscitant un affect que l'incident lui-même n'avait pas suscité. [...] Nous ne manquons jamais de découvrir qu'un souvenir refoulé ne s'est transformé *qu'après-coup* en traumatisme. (Freud, 1950, 366)

Ici, la notion de temps peut sembler jouer mais ce n'est qu'un leurre. Ce n'est pas la dimension temporelle qui a été déterminante dans ce processus inconscient mais bien ce qui s'est inscrit comme trace au moment du premier incident en termes d'intensité, trace qui a été refoulée. La trace est hors temps mais a des effets dans le temps. J.-B. Pontalis, dans la préface à *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* souligne que l'inconscient, ce sont les temps mêlés. Parlant de la démarche intellectuelle de Freud :

Il se montre donc plus archéologue qu'historien : la trace, plus que le cours, des événements l'intéresse car l'événement, pour lui, c'est la trace. Mais surtout, et justement parce que rien n'est effacé, l'idée de la résurrection d'un temps est inconcevable, notre mémoire nous rend contemporains d'époques fort distantes, notre « être psychique » est simultanément *infans* et adulte [...]. (Pontalis, 1986, 16)

Nous observons régulièrement, à l'écoute des patients, « ces temps mêlés », à un point tel qu'une patiente dira au début de sa cure psychanalytique, en s'étendant sur le divan, « je me sens dans *la chambre* », sans se rendre compte de ce qu'elle venait d'énoncer. Plus tard elle évoquera sa première enfance qu'elle passa à partager la chambre à coucher de ses parents et du malaise ressenti dans le partage de l'intimité de ces derniers.

La notion de remaniement après-coup est au cœur de l'élaboration théorique présentée par Freud dans *L'homme aux loups*. Paru en 1918, cet *Extrait de l'histoire d'une névrose infantile* se base sur une scène traumatique qu'aurait vécue ce patient en très bas âge : l'observation d'un rapport sexuel entre les parents à un âge où il n'était pas en mesure d'en saisir le sens. Tout au long de ce texte, Freud se questionne sur la réalité de cette scène mais la valeur de cet exposé clinique réside dans les liens que Freud fait entre un événement réel ou fantasmatique, les premiers symptômes sous forme de changement de caractère de l'enfant, puis le rêve des loups qui inaugura une période d'angoisse vers l'âge de 4 ans et qui lui apporta la compréhension, après-coup, de la scène vécue à 1 an et demi. C'est également après coup que ce patient a été en mesure de donner une expression verbale à ce qui a été vécu alors. Freud nous met en garde : déduire que cette expression verbale d'une scène était élaborée sous le même mode à cette époque serait erroné.

L'enfant reçoit à 1 an et demi une impression à laquelle il est incapable de réagir comme il conviendrait ; il ne la comprend pas, n'en est saisi que lors de la reviviscence de cette impression à 4 ans, et n'arrive que vingt ans plus tard, pendant son analyse, à comprendre avec ses processus mentaux conscients ce qui se passa alors en lui. (Freud, 1918, 356)

L'important est ici le concept de traces que Freud a maintenu tout au long de son œuvre, traces dont les effets ne se manifestent que dans une période ultérieure de la vie, dans un « après-coup ». Si nous ne pouvons nous appuyer sur un souvenir, qu'on pourrait rappeler à l'esprit de manière claire, qu'en est-

il de ces traces éparses, de ce qui s'est inscrit parfois avant le langage, dont le sujet n'a jamais pu parler mais qui continuent de provoquer des effets ?

Suivre « à la trace » l'inscription

Affirmer la primauté de l'inconscient à l'encontre d'une vérité historique est déjà en soi un écueil contre lequel l'analysant butera inévitablement et à plus forte raison lorsqu'il se heurtera à la recherche d'un souvenir traumatique qui expliquerait sa souffrance subjective et son mal de vivre. L'écoute flottante de l'analyste consiste à ne pas porter une attention primordiale au récit mais plutôt à ce qui échappe au discours organisé.

Puisque nos souvenirs ne sont pas fiables, les formations de l'inconscient, aussi appelées actes psychiques dans la théorie freudienne, viennent à la ressource pour tenter d'aborder un réel, soit ce dont le sujet n'a jamais pu parler. Même si le réel recèlera toujours une part d'impossible à dire, l'analysant peut tenter de circonscrire ce qui en est de ce réel afin d'en limiter les ravages dans sa vie. Une de ces formations de l'inconscient est le rêve. Toutefois, ce n'est pas tout le contenu du rêve qui est utilisable. Le récit du rêve tente de délimiter avec du signifiant ce qui a été refoulé⁵. D'une certaine façon, on peut dire que par le récit du rêve, le sujet tente de faire avec le refoulé. Ainsi, un de nos analysants qui présentait au début de sa cure plusieurs rêves, les analysait en associant aisément et en se réfugiant dans des souvenirs d'enfance. Mais il brodait d'une certaine façon autour de ce qui était facilement accessible, du connu en quelque sorte. Ce faisant, le récit du rêve servait à renforcer le refoulement. Toutefois, il y a habituellement un élément dans le rêve, un point nébuleux qui ne parvient pas à se raccrocher à la chaîne des signifiants. Ce point, Freud l'a appelé l'ombilic du rêve. Il en parle comme d'un « inconnu ».

Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; [...] C'est l'ombilic du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. [...] Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de ce mycélium. (Freud, 1900, 446)

C'est ce point auquel l'analyste doit être attentif, là où le récit structuré échoue. Les souvenirs réorganisés, nous dit Freud, bien que non négligeables, ne représentent pas ce qui est le plus important. Puisque le souvenir est constitué de traces mnésiques mais que celles-ci nous demeurent inconnues dans leur forme originaires, l'accès à l'inconscient, dans son versant du travail avec le signifiant, passera de préférence par l'ombilic du rêve, soit un point

impossible, quelque chose qui n'existe pas nécessairement dans la réalité, un élément absurde, insolite, sur lequel le sujet peine parfois à associer. L'ombilic introduit un réel que le récit n'intègre pas, un élément dont la personne parvient difficilement à parler en raison de ce que ce réel met en cause. Suivant notre expérience clinique, l'analysant ignorera parfois ce point d'ombre qui ne se raccorde pas au reste du récit du rêve, ou bien il l'interrogera en se demandant à quoi peut bien renvoyer cette représentation. Dans le cas où l'analysant ne mentionne aucunement cet élément hétéroclite, l'analyste pointera cet élément sans l'interpréter, précisons-nous, mais afin que des mots soient mis sur ce réel pour tenter de dire ce qui s'est inscrit en lui.

Toutefois le travail avec le signifiant comporte sa limite et ce qui a fait effraction pour un sujet, ce qui a agi comme un traumatisme, ne peut pas être entièrement circonscrit avec le signifiant. Cet innommable se retrouvera entre autres dans ce qui a marqué le corps dans l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. En repérant les symptômes échelonnés depuis la petite enfance, même ce qui peut apparaître de prime abord anodin pour un sujet, l'analyste doit déduire une logique afin d'identifier le véritable symptôme structuré par un fantasme.

Ainsi, le rêve, les symptômes, les actes sous toutes leurs formes – lapsus, oublis de noms, de mots, expressions inappropriées, erreurs de langage, altérations de la voix, actes manqués, actes symptomatiques et accidentels, passages à l'acte, *acting-in*, *acting-out* – permettent de dégager ce qui s'est inscrit pour un sujet et qui a perturbé non seulement la logique de son organisme mais également son lien social.

En conclusion, nous avons démontré que pour la doctrine freudienne, l'inconscient ne s'accorde pas avec la temporalité. Lorsque des événements vécus surviennent dans l'enfance, particulièrement dans la période de la petite enfance qui précède l'apparition du langage, la trace laissée s'imprime et agit comme un traumatisme. D'autres événements laisseront aussi leur trace et pourront resurgir après-coup, réorganisés différemment. C'est une référence à un temps de structuration de processus inconscients mais non pas à la temporalité, en ce sens qu'une fois la trace imprimée, entre autres dans la neurophysiologie et l'inscription du symptôme, elle demeurera et le temps n'y changera rien.

Louise Pepin
342 René-Lévesque Ouest
Québec (Qc)
G1S 1R9
l.pepin@sympatico.ca

Notes

1. Nous avons opté pour le terme de passage à l'acte plutôt que celui d'acting-out qui fait référence à la cure et s'adresse à un autre, en l'occurrence l'analyste. Le passage à l'acte est un agir impulsif inconscient et ne comporte pas au plan de la clinique de référence à une situation transférentielle. Nous reconnaissons toutefois que ces deux termes ont fait l'objet de controverses au sein de la littérature psychanalytique. Nous référons le lecteur au *Séminaire X* de Lacan, *L'angoisse*, précisément le chapitre IX, « Passage à l'acte et acting-out » (135-154).
2. Dans ses *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Freud réaffirme, tout comme il l'avait fait dans *L'interprétation des rêves*, ce statut du rêve. « Nous avons [...] émis l'hypothèse, posé le postulat que ce rêve incompréhensible devait, lui aussi, être un acte psychique à part entière, plein de sens et de valeur, que nous pouvions utiliser dans l'analyse comme une autre communication. » (Freud, 1933, 16)
3. Sur ce concept de trace, P. Kaufman, dans *L'apport freudien*, en déploie le développement ainsi que les notions qui y sont associées dans l'œuvre de Freud (Kaufman, 1993, 448-449).
4. Dans la traduction française des *Œuvres complètes* de Freud, cette erreur a été corrigée ; il s'agit bien de la « voie ». Voir *Œuvres complètes, Psychanalyse, Livre III, 1894-1899, Textes psychanalytiques divers*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 260.
5. Relativement à cette théorisation, l'auteure désire souligner l'apport de l'enseignement de Willy Apollon dans le cadre des séminaires du Gifric (Groupe interdisciplinaire freudien de recherche et d'intervention clinique et culturelle) ainsi que les séminaires de contrôle de Danielle Bergeron, tous deux psychanalystes du Gifric et de l'ÉFQ (École freudienne du Québec).

Références

- ANSERMET, F., MAGISTRETTI, P., 2004, *À chacun son cerveau*, Paris, Odile Jacob.
- APOLLON, W., BERGERON, D., CANTIN, L., 2002, *After Lacan*, USA, State University of New-York.
- CHEMAMA, R., VANDERMERSCH, B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse-Bordas, 1998.
- DOYON, F., 2012, Le boucher, la viande et le corps de la cuisinière, *Le Devoir*, 10-11 mars, E3.
- FREUD, S., 1896, L'étiologie de l'hystérie, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1899, Sur les souvenirs écrans, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- FREUD, S., 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1985.
- FREUD, S., 1905, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.
- FREUD, S., 1907, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 1986.
- FREUD, S., 1910, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987.
- FREUD, S., 1913, Le début du traitement, in *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1914, Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1982.
- FREUD, S., 1915, L'inconscient, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1983.
- FREUD, S., 1918, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups), in *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

- FREUD, S., 1920, Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1968.
- FREUD, S., 1925, note sur le « Bloc-notes magique », in *Résultats, idées, problèmes, II*, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1933, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- FREUD, S., 1950, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- KAUFMANN, P., 1993, *L'apport freudien*, Paris, Bordas.
- LACAN, J., 1973, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LACAN, J., 2004, *L'angoisse*, Paris, Seuil.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.
- PONTALIS, J.-B., 1986, La jeune fille, in Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard.
- ROUDINESCO, E., Plon, M., 2000, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard.
- Wikipédia, l'encyclopédie libre. Pina Bausch, page consultée le 11 mars 2012 à partir de http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Pina_Bausch&oldid=81349359.